

320
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1900

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 3 Mai 1900, à 1 heure.

SUR LA

NÉCESSITÉ D'ENSEIGNER

AUX

JEUNES FILLES L'HYGIÈNE

ET

Quelques Notions de Médecine Pratique

PAR **Mme Georges STODEL**

Ancien externe des Hôpitaux.

Médaille de bronze de l'Assistance publique.

Née à Paris, le 18 Octobre 1874.

Président : M. BOUCHARD, Professeur.

M. CHANTEMESSE, Professeur.

*Juges : { M. VASQUEZ, { agrégés.
 { M. LANGLOIS, {*

PARIS.

INSTITUT INTERNATIONAL DE BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE.

93, Boulevard Saint-Germain, 93.

1900

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1900

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 3 Mai 1900, à 1 heure.

SUR LA

NÉCESSITÉ D'ENSEIGNER

AUX

JEUNES FILLES L'HYGIÈNE

ET

Quelques Notions de Médecine Pratique

PAR **Mme Georges STODEL**

! Ancien externe des Hôpitaux,
Médaille de bronze de l'Assistance publique.

Née à Paris, le 18 Octobre 1874.

Président : M. BOUCHARD, Professeur.

Juges : { M. CHANTEMESSE, Professeur.
M. VASQUEZ,
M. LANGLOIS, } *agregés.*



PARIS.

INSTITUT INTERNATIONAL DE BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE.

93, Boulevard Saint-Germain, 93.

1900

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen..... M. BROUARDEL.

Professeurs.....

MM.

Anatomie.....
 Physiologie.....
 Physique médicale.....
 Chimie organique et chimie minérale.....
 Histoire naturelle médicale.....
 Pathologie et thérapeutique générales.....

FARABEUF.
 Ch. RICHET.
 GABRIEL.
 GAUTIER.
 BLANCHARD.
 BOUCHARD.
 DEBOVE.
 HUTINEL.
 LANNELONGUE.
 CORNIL.
 MATHIAS DUVAL.
 BERGER.
 POUCHET.
 LANDOUZY.
 PROUST.
 BROUARDEL.
 BRISSAUD.
 CHANTEMESSE.

Pathologie médicale.....
 Pathologie chirurgicale.....
 Anatomie pathologique.....
 Histologie.....
 Opérations et appareils.....
 Pharmacologie et matière médicale.....
 Thérapeutique.....
 Hygiène.....
 Médecine légale.....
 Histoire de la médecine et de la chirurgie.....
 Pathologie comparée et expérimentale.....

POTAIN.
 JACCOUD.
 HAYEM.
 DIEULAFOY.
 GRANCHER.
 FOURNIER.

Clinique médicale.....

Clinique des maladies des enfants.....
 Clinique des maladies cutanées et syphilitiques...
 Clinique de pathologie mentale et des maladies de
 l'encéphale.....
 Clinique des maladies nerveuses.....

JOFFROY.
 RAYMOND.
 DUPLAY.
 LE DENTU.
 TILLAUX.
 TERRIER.

Clinique chirurgicale.....

Clinique ophtalmologique.....
 Clinique des voies urinaires.....
 Clinique d'accouchements.....

PANAS.
 GUYON.
 BUDIN.
 PINARD

Agrégés en exercice :

MM.

ACHARD.
 ALBARRAN.
 ANDRÉ.
 BONNAIRE.
 BROCA (AUG.)
 BROCA (ANDRÉ).
 CHARRIN.
 CHASSEVANT.
 Pierre DELBET.
 DUPRÉ.

MM.

FAURE.
 GAUCHER.
 GILLES DE LA TOURETTE.
 HARTMANN.
 HEIM.
 LANGLOIS.
 LAUNOIS.
 LEGUEU.
 LEJARS.
 LETULLE.

MM.

MARFAN.
 MAUCLAIRE.
 MENETRIER.
 POIRIER.
 RETTERER.
 ROGER.
 SEBILEAU.
 TESSIER.
 THIERY.
 THIROLOIX.

MM.

THOINOT.
 TUFFIER.
 VAQUEZ (AND.).
 VARNIER.
 WALTHER.
 WEISS.
 WIDAL.
 WURTZ.

Secrétaire de la Faculté : M. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MON PÈRE

A MON MARI

A MON PRÉSIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CHARLES BOUCHARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

Commandeur de la Légion d'Honneur.

INTRODUCTION.

Lorsqu'en 1893 nous commençons nos études médicales, nous allions avoir 19 ans ; nous avons reçu une instruction supérieure à celle que reçoivent la plupart des jeunes filles, et cependant nous étions dans une ignorance profonde des lois les plus élémentaires de l'hygiène ; c'est à peine si on nous avait enseigné la signification de ce mot. A plus forte raison étions-nous totalement dépourvue de toute notion de médecine pratique.

Nous étions à peu près en âge d'être mariée, et, depuis déjà de longues années, privée des conseils de notre mère.

Nous n'avions pas conscience, alors, de la grande lacune qui existait dans notre instruction et on nous eût fort étonnée, légèrement froissée même, en nous disant que, munie de nos deux diplômes, nous n'étions pas complètement armée contre toutes les difficultés de la vie.

Mais après quelques mois d'études et quelques visites dans les hôpitaux, nous commençâmes à nous

rendre compte de notre ignorance, et nous fûmes effrayée des conséquences graves qu'elle eût pu avoir dans notre vie.

C'est à ce moment déjà que nous prîmes la résolution de faire un jour tous nos efforts pour obtenir l'introduction, dans le programme de l'enseignement des jeunes filles, de ces notions dont la nécessité absolue venait de nous être révélée. Nous fûmes chaque jour fortifiée dans cette résolution.

Nous sommes heureuse d'avoir aujourd'hui terminé nos études, et d'avoir obtenu le droit d'élever la voix sur ce sujet.

Nous tenons avant tout à remercier ici les maîtres qui nous ont aidée à atteindre notre but.

Nous nous adressons tout d'abord à M. le Professeur Bouchard; il a guidé nos premiers pas dans la carrière médicale, il nous a constamment aidée de ses conseils et de son appui durant nos sept années d'études, et enfin, il a bien voulu nous faire le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse. Qu'il soit assuré de notre sincère et profonde reconnaissance.

A deux de nos Maîtres, hélas ! nous ne pouvons offrir nos remerciements. Ce sont les Docteurs Desprez et Hanot; nous sommes heureuse d'avoir pu profiter encore

de leur enseignement, et nous regrettons de ne pouvoir leur adresser ici qu'un souvenir ému.

Nous avons passé, au début de nos études, une année entière dans le service de M. le Docteur Mercklen. C'est à lui que nous devons nos premières connaissances cliniques. Qu'il veuille bien recevoir nos remerciements pour la bienveillance qu'il nous a témoignée.

Nos années d'externat comptent parmi celles qui nous ont laissé les meilleurs souvenirs. Nous avons passé la première à l'hôpital des Enfants-Malades où nous avons pu profiter de l'enseignement de MM. les Docteurs Potherat, Chevalier et Villemain, et trop peu de celui de M. le Professeur Lannelongue.

Nous les assurons ici de toute notre reconnaissance.

Pendant ces deux dernières années, nous avons été guidée par MM. les Docteurs Gilbert et Netter; nous ne saurions trop les remercier du bienveillant intérêt qu'ils ont bien voulu nous témoigner.

Nous n'avons passé que deux mois dans le service de M. le Docteur Reclus, et un mois dans celui de M. le Docteur Lepage. Nous avons conservé le meilleur souvenir de ce trop court laps de temps.

Enfin, nous tenons à dire ici combien notre père nous

a aidée dans l'exécution de ce travail, en mettant à notre service les profondes connaissances pédagogiques que lui ont données ses longues années de professorat. Il nous a considérablement facilité notre tâche ; nous l'en remercions très affectueusement.

CHAPITRE PREMIER.

Nous sommes actuellement bien loin du temps où ceux qui se préoccupaient de la situation de la femme en étaient réduits à se poser tout d'abord cette simple question : « Avait-elle, oui ou non, une âme ».

Depuis cette lointaine époque, on a beaucoup travaillé à l'élévation morale et intellectuelle du sexe féminin. On a compris qu'une femme pouvait être autre chose qu'un bibelot de luxe ou une ouvrière, qu'on pouvait lui demander plus que d'être belle, élégante et aimable, ou de savoir se servir adroitement de ses mains. On s'est attaché à développer son intelligence, ayant enfin compris que de son perfectionnement à elle dépendait le perfectionnement de toute une race, puisqu'elle est destinée à créer et à élever les hommes.

On a, petit à petit, d'année en année, élargi le champ de ses connaissances, et les programmes actuels de l'enseignement des jeunes filles ne peuvent certes plus être comparés à celui de Port-Royal, où, nous dit J.-J. Rousseau, « les religieuses leur apprenaient avant tout la religion et la vertu, puis à lire, à écrire, et à travailler en linge et à d'autres ouvrages, et non de ceux qui ne servent qu'à la vanité. »

Dans ces dernières années, surtout, l'instruction des jeunes

filles a pris un grand essor. On a créé pour celles de la classe aisée, des lycées, des collèges et des cours ; pour les moins fortunées, après leur sortie de l'École communale ou professionnelle, des cours du soir, et, tout récemment, les Universités populaires.

Pendant leurs années d'études, on leur enseigne la littérature, les langues vivantes et même la lecture des langues mortes, la philosophie, la morale, l'histoire et la géographie, les sciences mathématiques, la physique et la chimie, la botanique et la zoologie ; elles peuvent apprendre la sténographie, la comptabilité et la couture. Si elles ont des aptitudes artistiques, elles suivent les cours du Conservatoire, et, depuis peu, l'Ecole des Beaux-Arts leur est ouverte. Mais on exclut rigoureusement de leur programme une grande partie de l'anatomie et de la physiologie humaine ; l'hygiène et la thérapeutique pratique sont complètement négligées.

Leurs éducateurs se préoccupent de les armer sérieusement pour la grande lutte ; ils veulent en faire, suivant leurs besoins, ou bien des femmes du monde instruites, intelligentes et spirituelles, ou bien des travailleuses capables de gagner honorablement leur vie. Ils ne se préoccupent pas assez, à notre avis, d'en faire des femmes saines et bien portantes, et surtout de bonnes mères de famille.

Quelques grands esprits avaient cependant, il y a déjà de nombreuses années, été frappés de l'importance de cette lacune, ils avaient senti le besoin d'une réforme et l'avaient réclamée. A la Convention déjà, comme Lakanal demandait pour les jeunes filles un enseignement identique à celui des jeunes gens, le médecin Baraillon proposait de remplacer les mathématiques par quelques règles de médecine

sur la menstruation, les couches et les suites de couches. Plus tard, en 1868, J. Stuart Mill avait conçu pour les jeunes filles une instruction supérieure à celle qu'elles recevaient jusqu'alors; il demandait qu'elles acquissent la plus grande somme de connaissances pour qu'elles puissent plus tard accomplir dignement leurs devoirs de femmes et de mères de famille. Il voulait qu'elles participassent aux diverses branches du haut enseignement littéraire, scientifique, physiologique, y compris l'art pratique de la médecine.

Il suffit, du reste, de parcourir les écrits de tous ceux qui se sont intéressés à l'éducation de la jeune fille, pour constater que cette si importante question les a tous préoccupés. Et la force de la routine est telle qu'aucun progrès n'a été accompli.

Des discussions ardentes ont été soulevées, dans ces dernières années, pour établir définitivement la situation que doit occuper la femme dans la Société. Les féministes ont réclamé l'égalité absolue des deux sexes; ils ont revendiqué pour la femme des droits et des devoirs semblables à ceux de l'homme et, ambitionnant pour elle un avenir de liberté et d'indépendance, ils ont un peu oublié qu'il est un rôle qui lui appartient à elle seule, et pour lequel elle a été créée, un rôle très beau, très grand, très difficile à remplir, et qui est tracé tout entier dans ces mots : mariage, maternité, soins physiques et moraux de la famille.

C'est un rôle assez doux pour que toutes les femmes aspirent à le remplir, assez compliqué et même souvent assez pénible pour qu'elles aient besoin d'y être préparées dès leur jeune âge et d'utiliser pour cette préparation toutes les facultés dont elles sont douées. « La destination de la

femme, a dit M. Gréard, est d'être mère; elle doit être pourvue de ce qui lui est nécessaire pour remplir son rôle dans l'ordre physique et moral. » Et plus loin il écrit : « Pour la jeune fille prise dans l'ordinaire, ce que M^{me} Necker considère comme utile, c'est, avec les langues, la littérature et la morale, l'histoire, l'hygiène, un peu de physique expérimentale et les éléments de la médecine; tel est le devoir essentiel de la femme, de l'épouse, de la mère. » — O. Gréard.

Éducation de la femme par la femme.

Le but principal des éducateurs de la jeune fille doit donc être de la préparer à accomplir dignement cette tâche; c'est une préparation longue et difficile, qui devrait être commencée dès l'âge de 12 à 13 ans. Or il faut être bien persuadé que la femme, pour faire tout son devoir, doit être bien portante. Elle doit être bien portante pour remplir son devoir moral, pour apporter en toutes choses une égalité d'humeur et d'intelligence incompatible avec une mauvaise santé; à plus forte raison doit-elle être bien portante pour remplir son devoir physique, souvent fatigant, pénible et douloureux. « La santé et la vigueur des femmes, a dit Fleury, est importante à tout le monde, puisqu'elles sont mères des garçons aussi bien que des filles. »

Il est donc bien affligeant de penser que Michelet a eu en grande partie raison, lorsqu'il a écrit : « La femme est une malade ». Nous disons seulement, en grande partie, car la femme ne naît pas plus malade que l'homme; si elle le devient plus tard, c'est qu'on ne lui a pas appris à conserver sa santé.

On ne lui enseigne pas que cette santé est menacée chaque jour par de nombreux dangers, plus nombreux pour elle

que pour l'homme, de par sa grande fonction génératrice ; on ne lui indique pas les moyens de lutter contre ces dangers.

« C'est par ignorance que tant de jeunes femmes ruinent leurs charmes et leur santé ; c'est encore par ignorance qu'elles confondent les avis les plus salutaires avec de misérables préjugés (M^{me} de Miremont) ».

CHAPITRE II.

On peut considérer dans la vie de la femme plusieurs grandes époques physiologiques correspondant aux diverses modifications que subit son appareil génital. Ce sont : la puberté, le mariage, la grossesse et l'accouchement, l'allaitement, la ménopause.

Ces époques ne devraient être que des phases naturelles de son existence ; elles deviennent pour elle des moments dangereux, en raison de l'ignorance profonde où on l'a laissée des plus simples lois de son hygiène spéciale.

Passons rapidement sur l'enfance et occupons-nous de la jeune fille qui a atteint l'âge de 12 à 13 ans. Sa curiosité s'éveille, et beaucoup de faits qui avaient jusque-là passé inaperçus la frappent maintenant et font naître ses questions. Le mystère de la naissance l'intrigue tout particulièrement, elle interroge sa mère, en toute confiance et en toute innocence, et pour la première fois peut-être, la mère ne se montre pas digne de cette confiance ; elle élude les questions, ou bien elle y répond par un mensonge ; elle croirait souiller l'âme de son enfant si elle lui disait la vérité.

En classe, la fillette a entre les mains un volume d'histoire naturelle. Elle y apprend, et presque toujours avec grand inté

rêt, quelques notions d'anatomie et de physiologie humaines. Elle connaît un peu le squelette, les appareils digestif, circulatoire, respiratoire et nerveux, mais là s'arrêtent ses connaissances sur la machine humaine ; il n'est pas question, dans son livre, de l'appareil génital, puisqu'elle doit ignorer son existence.

Dans cette première période, les inconvénients de cette façon d'agir ne sont pas bien grands. Mais voici que se produisent les premières règles. Les questions deviennent plus pressantes : D'où vient l'écoulement sanguin ? Pourquoi se renouvelle-t-il chaque mois ? Les réponses ne sont pas plus satisfaisantes. La mère est assez excusable, du reste, puisque, bien souvent, elle est incapable de donner les explications qui lui sont demandées. Si la mère n'existe pas, c'est à la maîtresse que l'enfant s'adresse ; elle n'est pas plus avancée. On se contente de lui donner quelques conseils, de lui inculquer les notions qui sont soigneusement transmises de génération en génération : elle ne doit pas prendre froid, pas trop courir, ni sauter ; mais on insiste surtout sur un point de la plus haute importance : on recommande à la fillette de ne jamais parler de cette indisposition, de la garder aussi secrète que possible ; agir autrement serait absolument contraire à la décence. La jeune fille n'a pas compris du tout l'utilité des précautions ennuyeuses qu'on lui a recommandé de prendre ; elle les a donc bien vite oubliées, et ce n'est certes pas pour une chose de si peu d'importance qu'elle se privera, si elle ne souffre pas, d'un jeu fatigant, d'une longue course à pied, à cheval ou à bicyclette, d'un bal. Si elle souffre, elle cachera sa souffrance par un sentiment de fausse pudeur et c'est ainsi que bien souvent la menstruation sera

irrégulière, les règles trop ou trop peu abondantes, sans que la mère, elle-même, en soit informée.

Enfin, combien de fois avons-nous vu de nos amies venir nous demander conseil lorsqu'elles désiraient avancer ou reculer l'époque de leurs règles afin, le plus souvent, de ne pas être gênées au moment d'une partie de plaisir. L'une d'elles, sur le point de se marier, voulait prendre des pilules d'apiol dont une de ses amies s'était servie avec succès. Elle espérait avancer ainsi son époque menstruelle qu'elle craignait de voir coïncider avec le jour de son mariage.

Toutes ces jeunes filles ne savaient pas que la congestion mensuelle est la manifestation d'une fonction importante dont la régularité ne devrait jamais être troublée. Elles étaient excusables puisqu'elles ne connaissaient rien de leur appareil génital, et que, par conséquent, elles en ignoraient l'importance et la fragilité.

Aborderons-nous maintenant la fameuse question du corset ? Elle a bien quelque intérêt au point de vue de la santé de notre jeune fille. On lui recommande soigneusement de ne pas se serrer, en lui disant seulement que cela pourrait la rendre malade. C'est une menace bien peu précise et qui ne l'effraye guère. Elle sait qu'une taille mince est généralement admirée et elle trouve facilement dans sa coquetterie satisfaite la force de supporter une gêne, et même une légère souffrance. Elle est mal à son aise après ses repas, ses digestions sont un peu difficiles, son humeur s'en ressent, mais elle s'habitue à cet état de choses, et finit par le croire tout à fait naturel. Elle connaît bien les noms et la forme des différents organes contenus dans son thorax et dans son abdomen, mais elle a

généralement des idées bien vagues sur leur situation, leurs rapports et leur fonctionnement, sur l'harmonie nécessaire à la santé. Elle ne saurait donc comprendre comment cette harmonie peut être troublée par la compression du corset.

Elle le comprendra trop tard si on ne se décide pas, grâce à des explications complètes et précises, à rendre sa crainte de la maladie plus forte que son désir d'être admirée.

Nous pourrions encore trouver dans la vie de la jeune fille maintes circonstances dans lesquelles la connaissance de l'hygiène lui serait utile et l'aiderait à éviter bien des dangers ; cela nous entraînerait trop loin. Nous supposons donc qu'elle a conservé une robuste santé et qu'elle a atteint l'époque de son mariage.

Elle est naturellement toujours aussi ignorante, ignorante même bien souvent de l'acte que le mariage comporte et qui va lui faire subir une transformation si importante au point de vue physiologique.

Si cette ignorance peut avoir quelque influence sur le choix du mari, c'est une question fort intéressante, mais qui sort de notre sujet et que nous n'avons pas à traiter ici.

Ce que nous avons à noter, comme conséquence de la grande lacune que nous déplorons, c'est l'absence complète des précautions hygiéniques qui devraient être prises en cette circonstance, les fatigues excessives qui précèdent et surtout celles qui suivent le jour du mariage, l'habitude déplorable du voyage de noces et des veilles réitérées, venant ajouter leur action épuisante à celle des presque inévitables excès génitaux. On a l'étrange coutume de s'étonner en trouvant aux jeunes mariées une mine florissante. Rien ne devrait

cependant être plus naturel, si elles savaient les précautions que nécessite leur transformation génitale.

Nous touchons maintenant à un point fort délicat, et nous avons à faire une triste constatation. Les jeunes femmes d'aujourd'hui ne veulent pas d'enfants, du moins, durant les premières années de leur mariage. Elles ont peur du grand esclavage auquel les condamnera la maternité; elles veulent, disent-elles, profiter un peu de leur vie de jeunes femmes. Il faut les excuser encore; on ne les a pas accoutumées à considérer la maternité comme un devoir auquel elles ne doivent pas chercher à se soustraire. Et dans leur candide ignorance, elles se figurent qu'elles vont pouvoir régler à leur volonté et sans aucun inconvénient le fonctionnement de leur appareil génital. L'enfant naîtra, croient-elles, lorsqu'elles le désireront.

Elles vont donc mettre en œuvre tous les moyens qu'elles connaissent, et on ne saurait se figurer l'effrayante fécondité d'imagination qu'elles déploient en cette circonstance.

On nous parlait dernièrement d'une toute jeune femme qui avait eu l'ingénieuse idée d'essayer les injections de vinaigre. Elle avouait, du reste, qu'il en était résulté pour elle une sensation fort désagréable, et elle les déconseillait à ses amies.

Une autre vantait beaucoup les résultats obtenus par les injections de lait. Quant à l'eau froide, elle est d'un usage général et nous nous souvenons d'avoir un jour profondément étonné une mère de famille en lui disant que cette pratique pouvait avoir quelque inconvénient. Elle n'avait pas la moindre idée de l'influence fâcheuse que peut avoir, sur des organes fortement congestionnés, ce refroidissement subit.

Que faire pour modifier ce regrettable état de choses, pour

faire disparaître toutes ces pratiques dangereuses ? Tout simplement éclairer les jeunes femmes, leur révéler les dangers auxquels elles s'exposent en agissant ainsi, car nous osons affirmer que, si elles avaient conscience de l'existence de ces dangers, elles n'oseraient plus rien tenter, elles n'essayeraient plus de lutter contre la nature et la laisseraient accomplir paisiblement son œuvre.

La jeune femme est enceinte et le plus souvent elle l'ignore, puisqu'elle ne connaît pas les premiers symptômes qui pourraient lui révéler sa grossesse; les connaîtrait-elle, du reste, qu'elle n'aurait pas la moindre idée des précautions que réclame son état. Elle continue donc à mener sa vie ordinaire; elle n'interrompt pas ses travaux habituels, si pénibles qu'ils soient; elle ne renonce ni aux théâtres, aux soirées et aux visites, ni aux longues courses à pied, ni aux voyages en chemin de fer, en omnibus, en voiture ou à bicyclette, et elle s'expose ainsi, de gaieté de cœur, à un avortement, ou, tout au moins, ainsi que l'a reconnu M. le Professeur Pinard, à une insertion vicieuse du placenta avec tous les dangers qui peuvent en résulter pour elle et pour son enfant.

Lorsque la grossesse est devenue évidente, le médecin n'est pas toujours consulté, soit que la jeune femme agisse ainsi par négligence, ou bien qu'elle soit retenue par ce terrible sentiment de pudeur mal placée dont nous avons déjà parlé. Elle ne sait pas que de redoutables symptômes pourront ainsi passer inaperçus : nous voulons surtout parler de l'albuminurie dont le diagnostic précoce est si important, et aussi des présentations vicieuses qu'il est utile de connaître lorsqu'il est encore possible de les corriger.

CHAPITRE III.

L'enfant est né et de nouveaux devoirs s'imposent. La jeune femme n'a plus seulement à veiller sur sa propre santé ; une autre vie lui est maintenant confiée, une lourde responsabilité pèse sur elle. Est-elle préparée à la porter ? Dès le premier jour son incapacité se révèle, et nous avons entendu plus d'une fois M. le docteur Lepage se plaindre de la difficulté qu'il rencontrait pour obtenir une température suffisante dans la chambre du nouveau-né.

Il serait cependant facile de faire comprendre à la jeune mère que les conditions sont loin d'être les mêmes pour elle et pour ce tout petit être encore immobile.

Puis se pose l'importante question de l'allaitement. Le plus souvent, surtout dans notre frivole société parisienne, la jeune femme recule devant cette nouvelle tâche ; elle a hâte de jouir de nouveau de cette liberté dont elle a été privée depuis si longtemps et elle ne connaît pas les dangers auxquels elle va exposer son enfant, soit en lui donnant une nourrice étrangère, choisie avec plus ou moins de soin (et les médecins seuls savent quelle adresse est nécessaire pour déjouer les ruses des femmes qui cherchent à se placer), soit

qu'elle le nourrisse au lait stérilisé, sans souci de la terrible diarrhée verte.

Dans d'autres cas, au contraire, l'allaitement maternel pourrait être dangereux pour la mère et pour l'enfant. Cela encore, la jeune femme l'ignore ; elle ne sait pas quelle impulsion terrible donnent à la tuberculose débutante la grossesse et l'allaitement.

Elle ne sait pas non plus qu'il en est de même de certaines affections cardiaques, car on ne lui a pas appris les rigoureuses règles qu'énonçait Péter au sujet du rétrécissement mitral. Elle tient absolument à nourrir son enfant, et la maladie bien secondée accomplit son œuvre.

On retrouve la même inconscience des lois de l'hygiène dans tous les soins donnés à l'enfant. S'il crie, on s'empresse de lui donner le sein ou le biberon, quel que soit le temps écoulé depuis sa dernière tétée. Il suffit d'assister à une seule des consultations de nos hôpitaux d'enfants pour constater l'ignorance presque générale de cette grande loi hygiénique : les repas de l'enfant doivent être régulièrement espacés de deux heures en deux heures. Les mères se désolent des indispositions fréquentes du bébé, de sa diarrhée et de ses vomissements ; elles ne connaissent pas le moyen, si simple pourtant, d'éviter ces accidents.

Actuellement, la mode, qui régit tant de choses, vient même se mêler de régler l'hygiène de nos enfants. La méthode anglaise est à l'ordre du jour et la jeune femme, dès les premiers mois de sa grossesse, a déjà décidé que son enfant serait endurci dès la naissance aux rigueurs de la température, qu'il ne serait pas emmailloté, qu'il sortirait dès les premiers jours, qu'il serait chaque matin lavé à l'eau froide. L'enfant naît.

Si par bonheur il est robuste, la méthode sera excellente. S'il est faible et débile, on lui appliquera rigoureusement le même traitement, et Dieu sait quels en sont les résultats.

« Que je laisse mon enfant étendu, avons-nous entendu tant de fois répondre à l'Hôpital, lorsque nous conseillions le repos pour un petit être rachitique, que je ne le nourrisse que de lait, mais il va perdre le peu de forces qui lui restent ! »

Que les femmes soient instruites dans le sens que nous désirons et nous n'entendrons plus de semblables réponses, car elles comprendront d'elles-mêmes l'absurdité des préjugés et des coutumes qui ont réglé seuls jusqu'ici leur manière d'agir vis-à-vis de leurs enfants.

CHAPITRE IV.

La femme, quelle que soit sa situation, est toute désignée pour remplir, dans sa famille tout au moins, le rôle de garde-malade ; il lui est réservé ; sa place est au chevet de ceux qui souffrent, son devoir est d'essayer de les soulager, et de seconder le médecin dans la mesure de ses moyens. Elle ne songe presque jamais à se dérober à cette tâche, tant elle se rend bien compte qu'elle seule peut la remplir, et elle apporte dans son accomplissement des qualités précieuses qui sont l'apanage de son sexe, la douceur, la patience, la minutie, enfin le plus souvent, l'adresse manuelle. Elle y apporte malheureusement aussi de trop nombreux défauts qui ne proviennent que de l'absence d'une éducation spéciale : la nervosité, le manque de sang-froid, la pusillanimité. N'est-il pas triste d'entendre des jeunes femmes bien portantes et intelligentes avouer sans honte qu'elles ne peuvent supporter la vue du sang, détourner la tête avec répulsion devant un blessé ou un malade, être totalement incapables d'apporter la plus petite aide en cas d'accident. Il y a quelques mois, une famille amie nous demandait, disait-elle, de lui rendre un grand service ; il s'agissait d'aller passer quelque temps au bord de la mer pour soigner un jeune en-

fant atteint d'une tuberculose des os du pied ; or, cet enfant était entouré de cinq femmes jeunes et intelligentes, et pas une ne se sentait capable de faire chaque jour le pansement, très simple cependant, recommandé par le médecin, pansement qu'elles auraient exécuté avec la plus grande facilité si on leur avait appris à le faire.

Quelle importante lacune à combler. La femme est destinée à soigner des malades et nul ne se préoccupe de la préparer à remplir dignement cette tâche. Et cependant quel aide précieux elle pourrait être pour le médecin ; il devrait pouvoir compter absolument sur elle pour l'exécution intelligente de ses ordonnances, elle devrait être capable de lui décrire le début de la maladie en sachant discerner ce qu'il est utile de dire, de ce qui surchargerait inutilement son récit ; être capable aussi de noter toutes les modifications survenues dans l'état du malade entre deux visites du médecin.

Ce qui rend la pratique de la médecine infantile si difficile, ce n'est pas, le plus souvent, l'inconscience des enfants et l'impossibilité où ils sont de renseigner le médecin sur le lieu de leur souffrance, c'est l'ignorance de la mère. La tâche du praticien en est doublée, car il doit lutter non seulement contre la maladie, mais trop souvent aussi contre cette ignorance, contre les préjugés qu'elle entretient et qui sont si soigneusement transmis de mère en fille.

Une autre conséquence, trop fréquente hélas ! de cet état de choses, c'est que le médecin est souvent appelé trop tard pour combattre une affection sérieuse, alors qu'on vient le déranger inutilement à propos d'une indisposition sans importance. Tel symptôme, alarmant pour un esprit prévenu, passe inaperçu pour un œil non exercé, et un temps précieux peut ainsi être perdu.

Ce danger pourrait être facilement évité, car il suffirait d'enseigner aux femmes, non pas les symptômes de toutes les maladies, ce serait leur faire faire de véritables études médicales, ce qui est impossible et bien loin de notre pensée, mais seulement les signes qui révèlent le bon fonctionnement des principaux organes. On les rendrait ainsi capables de reconnaître que la fonction d'un de ces organes est troublée, et elles sauraient alors qu'elles doivent appeler le médecin à leur secours.

CHAPITRE V.

Nous espérons avoir suffisamment démontré, dans les pages précédentes, la nécessité de l'enseignement de l'hygiène et de notions choisies de médecine pratique aux jeunes filles de toutes les classes et de toutes les sociétés. Cet enseignement n'existe pas en France ; il n'existe pas davantage, du reste, à l'étranger. Il est nécessaire, il faut l'établir. Il doit être général ; il faut donc l'établir partout, dans les lycées et les collèges, dans les cours particuliers, dans les écoles professionnelles, dans les cours du soir et les Universités populaires, enfin à l'École Normale de Sèvres et dans les écoles normales d'institutrices, afin que cet enseignement soit étendu aux lycées de province, aux écoles communales de Paris et des départements.

De nos jours, en effet, les bienfaits de l'instruction ne s'arrêtent plus aux privilèges de la naissance et de la fortune, ils s'étendent à tous ; l'instruction s'est démocratisée, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Nul enseignement ne doit être plus général que celui que nous préconisons aujourd'hui. Si des notions d'hygiène et de médecine peuvent être utiles à la femme de la classe aisée, que dire des services qu'elles pourront rendre à celle de la classe ouvrière de la ville, et plus encore peut-être à celle de la campagne.

L'accord est unanime pour reconnaître les nombreux dangers auxquels est exposée notre ouvrière parisienne, enfermée dès son adolescence dans des ateliers malsains et mal aérés, condamnée à une vie sédentaire, employée à des travaux souvent pénibles, parfois même directement dangereux pour sa santé, soit par les mouvements ou la force qu'ils exigent, soit par les substances qui doivent être manipulées. Son gain minime ne lui permet pas de se procurer, en général, une nourriture suffisamment réparatrice ; pour la même raison, elle habite des locaux étroits et encombrés.

La campagnarde a généralement une vie beaucoup plus saine, mais elle et ceux qui l'entourent sont peut-être plus exposés aux accidents de par leurs plus rudes travaux ; ils sont aussi beaucoup plus dénués de tout secours, car le médecin est souvent éloigné et en supposant, ce qui est rare, qu'il soit appelé tout de suite, plusieurs heures peuvent s'écouler jusqu'à son arrivée. C'est alors, plus que jamais, que la femme devrait être capable d'agir en son absence, de soulager le malade, et de le mettre en état d'attendre la visite du médecin sans trop de dangers, ni de souffrances, de préparer tout ce qui est nécessaire pour les soins que celui-ci aura à lui donner, d'être enfin un aide intelligent au lieu d'un spectateur inutile, gênant, et parfois même nuisible.

Le programme des cours d'hygiène devra donc varier avec l'état social des jeunes filles auxquels ils seront faits, avec la contrée qu'elles habitent, en tenant compte de son climat et des industries qui y sont particulièrement exercées. Il devra répondre à leurs besoins qui sont variables.

Aux jeunes ouvrières de la ville, il faudra enseigner les principes d'hygiène qui permettront à leur santé de résister

à la vie sédentaire et malsaine qu'elles mènent. A celles qui travaillent dans des fabriques, on révélera les dangers de telle ou telle industrie. Sont-elles exposées à une intoxication professionnelle ? On devra leur en enseigner les principaux symptômes, leur indiquer les moyens prophylactiques qu'elles peuvent mettre en usage, le traitement qu'elles devront employer lors de l'apparition des premiers accidents.

Pour les habitantes de la campagne, on devra surtout insister sur la nécessité des précautions antiseptiques qui y sont si universellement négligées, les rendre capables aussi de faire, en cas d'accident, un premier pansement ou un premier appareil.

Nous n'avons pas à établir ici un programme d'enseignement ; d'autres voix sont pour cela plus autorisées que la nôtre.

Nous pouvons citer cependant celui que le docteur Fonssagrives proposait il y a déjà plus de trente ans ; il comprenait :

1° Des notions générales sur la santé ; 2° des notions sur l'hygiène personnelle de la femme, en tant que spécialisée par les fonctions de maternité ; 3° des notions sur l'hygiène des enfants ; 4° enfin, des détails précis sur les conditions de salubrité de son royaume, c'est à dire de sa maison, sur la ventilation, l'éclairage, le couchage, l'installation des pièces principales.

Nous dirons cependant qu'à ce programme il faudra ajouter des notions de médecine pratique, et que toutes ces leçons devront être précédées de détails suffisants sur l'anatomie et la physiologie humaines, détails indispensables pour la compréhension du cours d'hygiène et de médecine.

Nous ajouterons aussi qu'il y a encore une lacune à combler, ou plutôt une justice à rendre. On apprend à toutes les jeunes filles le nom, la vie et les œuvres des grands philosophes, des grands chimistes, des grands physiciens... etc. C'est à peine si on prononce devant elles les noms des plus célèbres médecins, chirurgiens et anatomistes. Il nous semble cependant que ces derniers ont rendu à l'Humanité d'assez importants services pour qu'on en conserve le souvenir et que nos jeunes filles doivent connaître et admirer les noms et les travaux de Laënnec, de Lister et de Broca, aussi bien que ceux de Pascal, de Lavoisier et de Franklin.

CHAPITRE VI.

Comme toutes les innovations, celle dont nous voulons aujourd'hui faire reconnaître l'utilité va certainement susciter de nombreuses objections ; nous ne nous le dissimulons pas, et nous allons déjà chercher à réfuter celles qui nous viennent à l'esprit.

Vous préconisez l'hygiène, nous dira-t-on sans doute, et, sous ce prétexte, vous voulez encore ajouter aux programmes, déjà si chargés, de l'enseignement des jeunes filles. Vous demandez pour elles une vie saine, afin de leur donner une santé robuste, et vous voulez allonger encore leurs heures de travail, d'immobilité et de réclusion.

Tout cela est bien loin de notre pensée. Ce que nous voudrions, ce n'est pas qu'on augmentât encore le travail de nos jeunes filles, mais qu'on fit un choix judicieux parmi les matières qu'on leur enseigne. C'est qu'on se préoccupât de leur enseigner ce qui peut leur être directement utile dans l'avenir, avant de penser à surcharger leur mémoire de connaissances superflues.

Prenons un programme de l'enseignement secondaire, nous y trouvons la géométrie, l'algèbre, la cosmographie, les littératures anciennes, des éléments de langue latine. Sont-ce

là des connaissances d'utilité première ? Certes, nous ne demandons pas que ces matières intéressantes soient complètement supprimées ; mais ne pourrait-on pas réduire un peu le temps qu'on leur consacre chaque semaine et trouver ainsi une heure pour l'enseignement de l'hygiène et de la médecine ? Une heure par semaine, il nous semble que ce n'est pas trop demander, puisqu'on en donne cinq à la langue française et à la littérature, trois aux langues vivantes, quatre à l'histoire et à la géographie, deux au moins aux mathématiques, à la physique et à la chimie.

Il existe enfin un préjugé qui, pour n'être pas très ancien, n'en est pas moins très profondément enraciné : c'est qu'une éducation féminine ne saurait être complète si la musique, le piano, le plus souvent, n'y tient pas une large place. Sans doute, la musique est une source de plaisirs exquis et nous sommes bien loin de songer à en priver celles qui sont capables de les goûter ; mais ces jouissances ne sont pas à la portée de toutes, et le plus souvent, écrit Compayré « la jeune fille a appris la musique afin que ce talent figurât au contrat parmi les qualités de la future, plutôt que pour chercher dans l'art musical un délassement innocent et élevé. Elle l'a apprise pour trouver un mari : la preuve, c'est qu'elle se hâte le plus souvent de négliger et de désapprendre la musique dès qu'elle a trouvé le mari ». Ne voudrait-il pas mieux, dans ce cas, délivrer la jeune fille de cette étude, qui est le plus souvent pour elle une véritable corvée, et ne pourrait-on employer plus utilement le temps considérable qui lui est consacré ?

On nous dira certainement encore ceci : « N'est-il pas à craindre que les jeunes filles, férues de leurs quelques connais-

sances médicales, ne se croient beaucoup plus savantes qu'elles ne le sont en réalité et ne se jugent par conséquent capables de remplacer le médecin? » Ce serait, en effet, un déplorable résultat, mais nous croyons ce danger tout à fait illusoire. Nous sommes persuadé, au contraire, qu'on pourra facilement, au cours des leçons, faire comprendre aux jeunes filles que ce qu'on leur enseigne n'est rien auprès de ce qu'on leur laisse ignorer. On leur fera entrevoir la longueur et la difficulté de l'étude complète de la médecine. Elles seront ainsi pénétrées et même effrayées de leur ignorance, et comprendront d'elles-mêmes que, munies des petites connaissances qu'on leur aura inculquées, elles ne peuvent prétendre qu'à servir d'aide au praticien, et non à le remplacer.

Nous avons gardé pour la fin l'argument décisif, la plus grosse des objections qui nous seront faites : la nécessité de respecter la décence, de ménager la pudeur des jeunes filles, cette précieuse et si délicate pudeur qui serait froissée tant de fois au cours de nos leçons d'hygiène.

Or, il existe réellement chez la femme une pudeur native, qui tient à sa nature même, c'est celle qui se froisse d'un mot grossier, d'une plaisanterie déplacée, d'un geste inconvenant. Celle-là doit être respectée, car elle est nécessaire pour conserver à la femme sa délicatesse de sentiment, sa pureté de langage ; elle n'aurait aucunement à souffrir pendant les cours d'hygiène faits comme ils doivent l'être.

Mais il est un autre sentiment, celui-là fabriqué de toutes pièces par les éducateurs de la jeune fille, sentiment qu'on a décoré du même nom que le premier, mais qui ne mérite pas de le porter, car il devrait plutôt s'appeler pruderie. C'est au nom de cette fausse pudeur qu'on enseigne aux jeunes filles

qu'il est des choses dont elles ne doivent pas parler, dont le nom seul souillerait leurs lèvres, qu'elles doivent ignorer même ou du moins paraître ignorer. Ce sont cependant des choses bien pures et bien saines qu'on devrait plutôt leur apprendre à respecter. Nous n'avons guère fait de progrès depuis le jour où madame de Maintenon se plaignait de ce qu'on n'osait prononcer devant les jeunes filles le mot de mariage : « C'est une fausse délicatesse, écrivait-elle, un travers insoutenable, de n'oser parler d'un état que plusieurs de vos demoiselles embrasseront un jour. Comment les rendrez-vous capables de remplir les devoirs d'épouses et de mères si vous ne leur en parlez jamais, et qui pis est, si vous leur laissez entrevoir la peine que vous avez à en parler. Il y a bien plus d'immodestie à toutes ces façons-là qu'il n'y en a à parler de ce qui est innocent et dont tous les livres de piété sont remplis ».

Il est vraiment absurde de penser que les jeunes filles seront perverties, qu'elles perdront subitement toutes les qualités qui font le charme de leur sexe, le jour où elles apprendront qu'elles ont, non seulement un cerveau pour penser, un estomac pour digérer leurs aliments, des poumons pour respirer, mais aussi un appareil génital destiné à assurer la reproduction de l'espèce humaine.

Croit-on donc que les étudiantes en médecine, les sages-femmes, toutes celles, en un mot, qui approfondissent leurs études d'histoire naturelle, n'ont pas une pureté d'âme et de sentiments semblable à celle des autres femmes ?

Il faut détruire ces misérables préjugés indignes de notre époque. Ils sont incompatibles avec les idées nou-

velles sur la situation qui doit être faite à la femme dans la Société, et puisqu'on veut aujourd'hui des jeunes filles saines, fortes et énergiques au lieu des petites poupées d'autrefois, il faut leur dire sans ambages ce qui les attend dans la vie afin de les préparer à y faire vaillamment tout leur devoir.

Vu, le Doyen :

P. BROUARDEL.

Vu :

Le Président de Thèse,
BOUCHARD.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

